

II

PARRICIDE

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis l'arrestation de Serge, et déjà une énorme foule se massait dans la rue de Rome, commentant avec vivacité ce crime épouvantable, dont on ne connaissait pas encore les détails. On ne savait bien sûrement qu'une chose, c'est qu'on avait surpris un fils tenant encore à la main le couteau avec lequel il avait frappé son malheureux père. On se montrait la porte de la maison, gardée par des agents ; puis, sur l'assurance que l'appartement, où avait été commis le crime, donnait sur la gare Saint Lazare, la plupart des curieux allaient jusqu'au pont de l'Europe et, par les ouvertures de la charpente de fer, cherchaient les fenêtres de cet appartement. Ce qui étonnait le plus vivement, c'est que l'assassin, disait-on, n'avait fait aucune tentative pour s'échapper, et qu'il attendait, avec la plus grande assurance, l'arrivée des magistrats, protestant hautement de son innocence.

On parlait aussi, mais plus vaguement, d'une femme qui s'était enfuie de la maison, à l'heure même où se commettait le meurtre, et dont un gardien de la paix avait pu suivre la trace.

— Quelque coquine, affirmait-on, qui l'aura aidé à assassiner son père !

Enfin les mauvais plaisants assuraient que cet homme devait être innocent, parce que sans cela, la police ne l'aurait pas arrêté : car on traversait une époque de crimes mystérieux, dont les auteurs restaient toujours inconnus. Tout à coup, une voiture fendit cette foule et s'arrêta devant la maison du crime. En même temps, le bruit se répandit comme une traînée de poudre :

— C'est le chef de la sûreté.

Un farceur s'écria !

— Cette fois, du moins, on ne pourra pas l'accuser d'arriver trop tard !

Boutade qui fut accueillie par un immense éclat de rire. Le chef de la sûreté, nommé depuis quelques mois, avait eu bien peu de chance jusque-là pour l'arrestation des criminels ; et c'était lui que les Parisiens, à tort ou à raison, rendaient responsable des lenteurs désespérantes de la police. Aussi, lorsque le commissaire de police du quartier était venu le prévenir, avait-il tout quitté pour commencer immédiatement son enquête. Pendant la route, le commissaire lui avait raconté ce qui s'était passé ; et le magistrat lui avait répondu joyeusement :

— Nous allons pousser, dès ce soir, notre enquête à fond. Et demain, quand le procureur de la République confiera l'affaire à un juge d'instruction..., l'instruction sera déjà faite.

Il était ravi de tenir enfin un criminel et se frottait les mains en réfléchissant à la manière dont il conduirait ses premiers interrogatoires. Dans le bas de la maison, il trouva le concierge, sa femme et la bonne, Julie, qui racontaient, pour la dixième fois, à un groupe d'agents, de quelle façon ils avaient découvert le cadavre.

— S'est-il passé quelque chose depuis tout à l'heure ? demanda le magistrat.

— Non, monsieur.

— Le prévenu est toujours là-haut ?

— Oui, monsieur, gardé par l'agent qui l'a arrêté.

— Et personne n'est monté ? demanda le commissaire de police.

— Non, monsieur. Vous trouverez toutes les choses exactement dans le même état que lorsque vous êtes parti.

— C'est bon.

Puis, se tournant vers les concierges et vers Julie, il ajouta :

— Veuillez nous suivre.

Arrivé au quatrième étage, le chef de la sûreté interrogea d'abord Julie :

— Vous étiez la bonne de la maison ?

— Oui, monsieur.

— Depuis combien de temps.

— Depuis trois ans.

Le magistrat fit dire à la bonne son nom de famille, Prestat, son âge, quarante ans ; puis il lui demanda de raconter ce qu'elle avait vu. Il voulait reconstituer toute la scène